

tiers se plaçait entre sa victime et lui, et l'âme dure et méchante du coupable ne croyait pas à la discrétion de l'homme de Dieu.

Et en lui-même, il songeait que les morts seuls ne parlent pas... conséquemment, que le prêtre devait disparaître.

Tout en marchant, il guettait son compagnon, rassemblant ses forces, prêt à bondir comme une bête fauve.

L'abbé Rigal se méfiait-il de cette agression ?

Il allait mélancoliquement, la tête inclinée, le cœur tout plein de ses douloureuses impressions, priant Dieu mentalement pour l'infortunée victime et pour son bourreau, dont il demandait avec ferveur la conversion.

Soudain, il reçut un choc formidable.

Pierre, ayant insensiblement hâté le pas de manière à dépasser un peu son compagnon, s'était retourné brusquement et, se jetant sur lui, d'un élan terrible, l'avait saisi à la gorge.

Cette fois, le misérable n'avait rien calculé : il obéissait à une irrésistible poussée de son instinct de brute qui lui montrait dans le prêtre un ennemi de son repos. Une fois étranglé, l'abbé Rigal n'eût pu divulguer le secret enfoui dans son âme.

Mais Dieu, sans doute, donna au vieillard la présence d'esprit nécessaire pour repousser cette attaque ; l'agresseur chancela et fut projeté violemment sur le sol.

L'abbé Rigal, sous des apparences médiocres, était un homme d'une vigueur exceptionnelle. Né dans les montagnes des Pyrénées, familiarisé, dès son jeune âge, avec tous les exercices du corps, il était de force à défier un adversaire, même redoutable.

Si rapide qu'eût été l'attaque de Pierre, il l'avait vue, et, dédant instinctivement ses deux bras, comme deux ressorts, il l'avait atteint en pleine poitrine, au moment où les mains du misérable allaient s'abattre sur son cou.

Il se pencha sur lui pour le secourir.

L'assassin, suffoqué par le choc, râlait, mais il n'avait pas perdu connaissance ; pourtant, il était incapable de se relever. En outre, dans sa chute, le léger appareil posé sur sa blessure s'était dérangé et un mince filet de sang lui inondait la poitrine.

Doucement, l'abbé Rigal le prit sous les bras et l'assit sur le talus de la route.

—Décidément, lui dit-il, vous êtes un affreux gredin, une bête misérable qui mériterait d'être écrasée. Mais je n'ai pas le droit de vous punir ; Dieu s'en chargera. Vous avez jugé mon âme de prêtre d'après la vôtre, et vous avez craint que je ne trahisse le secret de la confession !... La folie rouge vous a aveuglé et vous vous êtes rué sur moi, sans même songer à ce que vous feriez de mon cadavre.

En lui-même, le misérable se disait que le prêtre avait raison.

—Les warfs sont loin d'ici, poursuivit l'abbé ; vous ne m'y auriez pas porté, et puis, vous voyez que la Providence a permis à Jacques d'en sortir... qu'auriez-vous répondu si l'on vous avait dit, demain : " Vous êtes revenu avec l'abbé Rigal : son corps vient d'être retrouvé sur la route, l'assassin, c'est vous. " Mais Dieu a voulu que je fusse sur mes gardes et que, pour ma défense, je pusse user de ma force, qui est supérieure à la vôtre. Je vous pardonne votre crime contre moi, de même que Jacques vous a pardonné sa mort. Je ne porterai pas plainte, par égard pour le nom que vous usurpez.

Pierre, respirant toujours avec peine, gardait un silence farouche, ne sachant s'il devait regretter ou se féliciter d'avoir manqué son coup.

Cependant, machinalement, tellement l'instinct du meurtre le poussait, l'une de ses mains se glissa dans la poche de son habit.

L'abbé Rigal surprit ce mouvement :

—Ne cherchez pas votre revolver, dit-il, c'est moi qui l'ai. Il fait bon d'être prudent avec un gredin de votre espèce.

Puis, après un moment :

—Vous n'êtes point trop endommagé. Dans un quart d'heure, vous pourrez vous remettre en route ; je vous laisse à vos réflexions ; puissent-elles amener chez vous un repentir que je souhaite de toute mon âme, sans l'espérer.

Et, laissant le criminel étendu sur le bord de la

route, le prêtre reprit, à grandes enjambées, la route de Panama.

XII.—LE COL DE LA CULEBRA.

Grand avait été l'étonnement de la Compagnie lorsqu'on avait appris dans les bureaux que Giovanni Corda mettait des fonds dans l'entreprise des travaux de la Culebra ; ainsi se nomme un point des montagnes de la Cordillère, par lequel doit passer le canal interocéanique.

Il s'agit tout simplement de faire, en cet endroit, dans le massif rocheux, une tranchée d'une altitude moyenne de quatre-vingt-sept mètres, plus que la hauteur des tours de Notre-Dame, de détourner le cours capricieux du Chagres et, peut-être, de créer un lit artificiel pour emmagasiner les crues du fleuve.

Travail titanesque, qu'à force de temps et de persévérance on arrivera sans doute à accomplir, mais non pas à l'époque prédite aux actionnaires de la Compagnie.

Quoiqu'il en soit, la première arme indispensable à l'homme dans cette lutte contre la nature est le capital, et Giovanni Corda passait depuis longtemps pour n'être pas au-dessus de ses affaires, lorsque brusquement il versa dans cette opération nouvelle cent mille dollars.

D'où lui venait cette fortune ? pas assurément des travaux de Colon qui ne rapportaient rien encore, pas non plus du chantier de Bohio-Soldado où il avait déjà perdu de fortes sommes, et cependant, après s'être trouvé plusieurs fois, à deux doigts de la faillite, voilà que d'un pactole inconnu il tirait une fortune nouvelle !

On en jasa pendant quelque temps ; puis on passa à un autre sujet de conversation.

Cependant l'Italien semblait avoir enguignonné les travaux de la Culebra ; outre que depuis qu'il y avait mis le pied, ce chantier était devenu le rendez-vous de tous les mauvais sujets de l'isthme, plus paresseux, plus querelleurs, plus ivrognes les uns que les autres, et que, par conséquent, la besogne avançait moins rapidement que partout ailleurs, il s'y produisait des accidents étranges et fort coûteux : une fois un excavateur se dérangeait ; tantôt, c'était l'approvisionnement de charbon que l'on trouvait inondé, tantôt les pistons des machines à vapeur étaient faussés : tout cela se soldait par des semaines d'arrêts pour certaines parties des travaux et par de grosses sommes de réparation.

Maître Giovanni se mettait en de bruyantes colères, hurlait, pleurait, s'arrachait les cheveux, criait qu'on le ruinait ; mais cette colère n'était qu'un feu de paille, sans traces, le lendemain.

Les ingénieurs de la Compagnie étaient désespérés de l'allure de ce chantier ; ils proposèrent même à Giovanni de résilier son contrat, décidés à faire la part du feu et à lui donner une indemnité. Mais Giovanni refusa ; il était, disait-il, homme d'honneur, il avait pris des engagements et il tenait à les remplir.

Cependant, depuis un mois, il n'avait point paru à la Culebra ; on racontait qu'il avait eu, au *Phénix salon*, une alternation qui avait dégénéré en coups de revolver et qu'atteint d'une balle à la tête, il était fort dangereusement malade.

La personne qui avait apporté cette nouvelle, le lendemain même du combat, était une manière de surveillant général, duel désigné d'office par le directeur des travaux du canal auquel il avait été chaudement recommandé.

C'était un homme de haute taille, d'une maigre extraordinaire, au teint pâle et maladif ; un bandeau de soie noire lui cachait le front presque entièrement et d'énormes lunettes bleutées abritaient ses yeux de la réverbération brûlante du soleil.

Peu communicatif, il passait tout son temps enfermé dans son bureau de planches, à dresser des plans et des devis ; certains ouvriers, qui se prétendaient bien informés, disaient que Joachim relevait d'une longue maladie ; d'autres, bâtisseurs de romans, voyaient en lui un homme qui se cachait.

Quoiqu'il en fût, le surveillant général avait su par sa fermeté et son esprit de justice ramener un peu d'ordre dans ce chantier sur lequel Giovanni

Corda n'avait pu prendre aucune autorité ; les ouvriers irréguliers avaient pour lui une sorte de respect parce que, jamais, il ne faisait un reproche immérité : la justice exerce une grande influence même sur les hommes les plus pervers.

Quant aux bons ouvriers, ils éprouvaient pour lui une grande sympathie.

Or, un mois environ après le combat de Giovanni Corda et de Pierre Miquet, une veille de paie, la presque totalité des travailleurs étant présents, le bruit courut tout à coup que cette journée et celle du lendemain étaient les dernières qui seraient payées au tarif habituel ; à partir du troisième jour, disait-on, le tarif serait abaissé de vingt-cinq pour cent.

C'était une diminution exagérée et contraire aux tarifs établis.

Naturellement, ceux qui se livraient aux démonstrations les plus bruyantes étaient les ouvriers qui ne travaillaient que la moitié de la semaine ; ils étaient tous plus ou moins affiliés à une bande d'individus qui couraient les chantiers, d'un bout à l'autre du canal, tenant des discours sérieux, débauchant les travailleurs, les poussant à la grève : aussi était-ce pour eux une occasion superbe de déployer leurs talents oratoires.

En moins d'une demi-heure, la fatale nouvelle eut fait le tour de la Culebra : les dragues cessèrent de fonctionner, les excavateurs s'arrêtèrent et les hommes, jetant leurs outils, se réunirent par groupe, pour discuter l'événement, se concerter sur ce qu'il y avait à faire.

Le surveillant était sorti de sa cabine pour se rendre compte de ce que signifiait cette agitation extraordinaire : il était vêtu d'un costume de chasseur grossier mais confortable et portait sa carabine en bandouillère. Tous les surveillants des travaux du canal étaient armés ainsi, afin de pouvoir se défendre contre l'attaque imprévue d'un ou de plusieurs gredins ; car, dans ce personnel de terrassiers, les repris de justice ne manquaient pas.

Dès qu'il parut sur le terre-plein, on s'empressa autour de lui.

—Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

—Comment ! vous ne le savez pas ! dirent les hommes étonnés... on vient de nous apprendre qu'à partir de lundi, M. Corda prétend diminuer d'un quart le prix de la journée.

—C'est impossible ! s'écria Joachim ; j'ai vu le patron avant hier et il ne m'a pas soufflé mot de cela.

—Et qu'est-ce que vous pensez de cela ? fit une voix.

—Je pense que si la nouvelle est vraie, M. Corda a tort. Il s'est engagé à payer un prix, il ne doit pas modifier ce prix, surtout dans un délai aussi court... d'ailleurs, il y a des conventions avec la Compagnie du canal et il n'a pas le droit d'aller contre ces conventions... mais je crois que cette diminution est une fausse nouvelle.

Si ceux auxquels s'adressaient ces paroles avaient été quelque peu observateurs, ils eussent remarqué le plissement singulier qu'avaient les lèvres de Joachim tandis qu'il parlait, et aussi l'espèce d'hésitation avec laquelle il avait prononcé ces mots.

—Allons, ajouta-t-il après un instant, il faut se remettre à la tâche ; dès demain j'irai à Panama trouver M. Corda, je m'informerai de ses véritables intentions, et si la nouvelle est exacte, ce que j'ai peine à croire, je défendrai vos intérêts !

Rassurés par cette déclaration, les ouvriers reprirent peu à peu leurs outils et se remirent à l'œuvre.

La réponse du surveillant se répandit d'équipe en équipe et, comme on le savait homme de parole et d'énergie, un calme relatif succéda à l'agitation.

Pendant que ces choses se passaient sur le chantier, un mail attelé de quatre chevaux tout tintinnabulants de grelots, gravissait lentement la route en lacet qui conduit de Panama à la Culebra ; derrière, à quelque distance, venait un fourgon fermé, de ceux qu'emportent les Américains lorsqu'ils vont à la campagne, faire un garden-party ou un lunch.

Dans le mail se trouvaient plusieurs personnes de notre connaissance : d'abord le général Mendès y Tendura, sa femme et sa fille, puis M. l'ingénieur